

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 43.  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 1 exemplaire sont  
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE MARDI

INSERTIONS :

Annonces . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10 à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours. à l'AGENCE-DALCOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 8 Id.  
Trois Mois . . . . . 5 Id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois et se paient d'avance  
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

Monaco, le 26 Décembre 1871.

A l'occasion du nouvel an, le Prince recevra le 2 janvier, à huit heures et demie du soir, les Consuls étrangers, le Clergé, les Autorités et Fonctionnaires, les Magistrats, les officiers, ainsi que les hommes et dames présentés.

NOUVELLES LOCALES.

Nous avons le regret d'annoncer que S. Exc. le Duc d'Acquaviva, Chargé d'Affaires de Monaco à Paris, vient de succomber dans cette capitale aux suites d'une attaque d'apoplexie.

Plusieurs journaux annoncent, d'après la *Gazzetta di Roma*, qu'un bureau d' enrôlements pour une armée pontificale aurait été ouvert à Monaco. Ce fait est complètement faux.

L'Orchestre du Casino vient d'ajouter un nouvel attrait à ses concerts.

Aux solistes Oudshoorn et Delpech, si justement appréciés par un public chaque jour plus nombreux, M. Eusébe Lucas vient d'adjoindre toute une pléiade de talents jeunes et sympathiques qui se font entendre individuellement à tour de rôle aux concerts du soir. Les jours fixés pour ces auditions sont le dimanche, le mardi, le jeudi et le vendredi de chaque semaine.

Nous avons déjà pu apprécier quelques-uns de ces solistes.

A M. Oudshoorn qui a interprété, dimanche, avec un vrai charme une fantaisie sur des motifs de *Faust*, et qui a su donner leur poésie aux mélodies ravissantes du maître, a succédé M. Frassinetti, dans un *Andante* et un *Rondo* de Wieniawski, qu'il a joués avec une pureté et une maestria remarquables.

Mardi, M. Delpech a dit avec son talent habituel une *Cavatine* de la *Sonnambula* qui a été fort applaudie, et M. Borghini a joué avec une douceur et un charme exquis l'air de Chérubin de *Noces de Figaro*. Puis, un jeune violoniste, M. Comte, dont la méthode sûre et large a vaincu l'émotion première, s'est fait rappeler avec une délicieuse fantaisie d'Alard sur la *Linda di Chamounix*.

M. Molé, flûtiste, bien connu déjà du public a enlevé son auditoire avec les finesses et l'expression de son jeu dans une *Fantaisie* de Galli.

Dimanche, M. Bruguier, une fougue de vingt ans et un talent plein d'avenir, a eu un succès immense avec la *Polonaise* de Vieuxtemps. Ce morceau est un vrai bijou artistique et M. Bruguier en a rendu avec un goût exquis tout le sentiment. Aussi les applaudissements et les bravos l'ont-ils interrompu à plusieurs reprises.

M. Delpech a joué d'une manière parfaite une charmante composition d'un artiste de notre orchestre, M. F. Bellini. Tous deux ont été redemandés et applaudis à outrance.

L'attrait principal de la soirée a été un jeune pianiste d'un talent hors ligne, M. Ketten. Nous ne savons par quelles expressions rendre l'effet que cet artiste a produit sur son auditoire. Trois fois il a été rappelé, bissé, acclamé, si l'on peut dire. — Tous les artistes debout sur son passage criaient : bravo ! bravo ! — On était comme électrisé. — C'est que M. Ketten possède un talent égal, nous osons dire, à celui des plus grands pianistes. Sans parler des tours de force de doigté qu'il a exécutés dans un *scherzo* de Litolff et la *symphonie hongroise* de Listz, son jeu nous a paru, de toute façon, irréprochable. Tout est correct, sûr, bien posé. Dans certains passages, il a déployé une finesse et un sentiment de véritable artiste. N'oublions pas de parler d'un morceau dont M. Ketten est l'auteur et qui est remarquable, *Marguerite au rouet*.

M. Ketten a été applaudi comme exécutant et comme compositeur. Nous serions heureux, et tout le monde éprouve sans doute notre désir, nous serions heureux, disons-nous, s'il nous était donné de l'applaudir encore.

N'omettons pas, dans notre compte-rendu de la semaine, de parler de M. Printz, un clarinettiste hors ligne qu'on entend beaucoup trop rarement et qui, nous l'espérons, nous mettra plus souvent à même d'applaudir ses qualités de style et la merveilleuse pureté de sons qu'il sait tirer avec des inflexions presque inouïes d'un instrument « tant héroïque » comme disait Berlioz.

Nos dilettanti sont conviés, vendredi prochain, à un grand concert vocal et instrumental dans lequel se feront entendre M<sup>me</sup> Marie Cabel, de l'Opéra Comique, M<sup>me</sup> Marie Dumas, artiste dramatique, M. Franceschi, du théâtre italien de Paris, et plusieurs solistes du Casino.

M. Lefranc, notre compatriote, vient d'être en-

gagé au théâtre de Marseille comme fort premier ténor. M. Lefranc débutera par le rôle d'Arnold, de *Guillaume Tell*, qui est un de ses triomphes.

On nous écrit de Paris :

M. Arban, cet éminent artiste dont la réputation est européenne aussi bien comme excellent compositeur que comme habile exécutant, vient d'enrichir son album d'une *Suite de Valses brillantes*, qui se trouvent sur tous les pianos des vrais dilettanti.

Cette gracieuse composition, doux *Souvenir de Monaco* est la digne sœur de *La Perle de l'Adriatique*. Naturel, gaité, fraîcheur, rien n'y manque. On dirait la voix du rossignol jetant par une belle matinée de printemps ses notes perlées au milieu des bouquets de palmiers de *Monte Carlo*, nom magique dont l'auteur a décoré son œuvre en la dédiant à la plus aimable dame de ce charmant Eden.

Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs cette remarquable composition.

CAUSERIE.

La chrétienté tout entière était en fête ces jours-ci; elle célébrait le dix-huit cent soixante et onzième anniversaire de la naissance de Celui qui est venu apporter la lumière au monde.

La Noël est la plus poétique de toutes les fêtes chrétiennes; elle emprunte au grand fait religieux qu'elle rémémore une suavité, un charme tout particuliers. Elle est à elle seule tout un poème. On ne peut pas prononcer son nom, sans voir apparaître à ses yeux le plus délicieux des tableaux.

C'est d'abord Bethléem, pauvre bourgade de la Judée, avec ses maisons misérables, mais dont le nom glorieux retentira plus tard d'un bout à l'autre du monde; c'est ensuite cette modeste étable, obscur abri, qui rayonnera bientôt sur l'univers, semblable à cette tour perdue dans la nuit, au milieu de l'océan, illuminant les ténèbres environnantes, grâce au feu éblouissant qui jaillit de son sommet.

Noël est de toutes les fêtes celle qui parle le plus au cœur; aussi est-elle la mieux célébrée et la plus aimée. Car, comme l'a dit le poète, si tous les hommes ne sont pas doués d'imagination, tous ont un cœur et une âme. Quiconque touche ces deux cordes, est assuré d'être compris.

Certes, les grandes solennités de Pâques et de la Pentecôte rappellent aux chrétiens deux grandes phases de la vie du Christ, mais Noël a cependant le pas sur elles. Quelle animation on remarque

dans toutes les familles, ce jour-là. Les jeunes enfants eux-mêmes semblent comprendre que ce jour est plus particulièrement pour eux une date de fête. Jésus n'est-il pas venu au monde sous leurs traits; n'est-ce pas, comme enfant, qu'il a poussé son premier cri de rédemption, et qu'il a étendu sur le monde ses mains divines?

Et puis que de charme dans la façon dont l'église fête cette date mémorable! Cette messe de minuit ne rappelle-t-elle pas les premiers âges du christianisme; ne croirait-on pas voir apparaître à ses yeux ces asiles sombres, ces catacombes ténébreuses où les premiers fidèles se réunissaient pour pouvoir célébrer en paix leurs mystères sacrés.

Nul n'est sorti d'une messe de minuit, s'il a l'âme quelque peu sensible, sans se trouver sous l'empire d'une impression indéfinissable. Il semble qu'on vient de lire le premier chant de ce poème divin qui a pris fin sur le Golgotha, et dont une croix clot la dernière ligne.

Et en dehors des cérémonies religieuses, à combien de coutumes profanes, mais charmantes et pleines de poésie donne lieu la Noël. Chaque contrée a les siennes. Ici, c'est une bûche que le doyen de la famille bénit et met au feu, pour rappeler que l'amour de Celui qui a sauvé le monde doit brûler ainsi dans l'âme de tout chrétien; là, c'est un arbre chargé de fruits et de pâtisseries qu'on place au milieu de la table, emblème des biens abondants que Christ a apportés à l'humanité; ailleurs, ce sont d'immenses gâteaux que l'on divise en parts égales entre tous les convives, tableau palpable de l'égalité et de la fraternité, bases fondamentales du christianisme.

Enfin partout, suivant les pays, ce sont de délicieuses scènes bibliques par le fond et toutes pleines de poésie par la forme.

Pour nous, Noël est la fête qui personnifie le mieux le christianisme; son nom qui signifie en hébreu *Dieu avec nous*, est synonyme de rédemption; c'est enfin la plus grande, la plus mémorable date qu'ait jamais enregistrée l'histoire. Noël, c'est l'aurore du monde nouveau, se dressant resplendissant sur les ruines de l'ancien; c'est enfin la réalisation sublime du rêve qu'avaient fait les Platon et les Socrate, rêve qu'un Dieu seul pouvait réaliser.

#### CHRONIQUE DU LITTORAL.

**Nice.** — Le concert donné au profit de l'œuvre Alsace et Lorraine a été des plus remarquables. Dans la salle qui était comble, on remarquait un grand nombre d'Alsaciens portant à leurs boutonnières les couleurs nationales françaises.

Le *Piano de Berthe*, la *Flaneuse*, *I Capuleti* et plusieurs autres morceaux de chant et de déclamation formaient le programme de la soirée.

M. et M<sup>me</sup> Laugier ont été parfaits dans le *Piano*, et M<sup>lles</sup> Scrivaneck et Adriani ont dit avec art et sentiment leurs morceaux de la *Flaneuse* et des *Capuleti*.

Deux des meilleurs artistes de Monaco, MM. Oudshoorn et Delpech avaient bien voulu prêter leur concours désintéressé à cette œuvre de bienfaisance. Ils ont été récompensés de leur bonne volonté par un succès remarquable. Hâtons-nous de dire qu'il est rare de rencontrer des artistes de la valeur de ces deux virtuoses.

M<sup>me</sup> Doche a admirablement dit la *Lettre d'un mobile breton* et supérieurement joué le *Caprice* en compagnie de M. Laugier.

En somme, soirée exquise, au point de vue artistique, et très-lucrative quant au résultat cherché.

— Notre cité offre maintenant un coup d'œil cu-

rieux; nous voilà en pleine saison. Quelle animation, quelle vie! Ce ne sont, depuis peu, que fêtes sur fêtes; concerts, bals, soirées théâtrales etc.

Le général Schablikine a donné, ces jours derniers, une de ces féériques fêtes comme lui seul sait en donner. Le bal a été précédé d'un concert dans lequel on a entendu M. Cresci et M<sup>lle</sup> Guirs. La baronne Vigier a assisté à cette soirée, dans laquelle on remarquait le Préfet et la Marquise de Villeneuve-Bargemon ainsi qu'une foule de personnalité étrangères.

— M<sup>me</sup> Cinti-Damoreau s'est fait entendre à la messe de minuit, à l'église de la Charité,

**Toulon.** — On attend l'escadre tous les jours. Elle était, aux dernières dates, au Golfe Juan.

— On a reçu des nouvelles de la *Sarthe* que l'on croyait perdue; ce navire était, le 1<sup>er</sup> novembre, à Mahé.

— Le *Rhin* en armement à Brest doit se rendre à Toulon pour faire campagne dans la Nouvelle-Calédonie en passant, pour aller, par la voie de Suez pour rentrer en France par le Cap-Horn, sans toucher à Taïti.

Ce transport prendra à Toulon deux compagnies du 3<sup>me</sup> de marine qui y seront dirigées de Rochefort, plus 300 forçats.

**Marseille** — Le calme qui régnait dans les affaires a quelque peu disparu, les transactions sont plus suivies. On sent que l'on est au lendemain d'une secousse sociale comme on n'en avait pas éprouvé depuis longtemps, mais l'espoir et la confiance renaissent peu à peu.

— Le froid a entièrement disparu, mais la pluie l'a remplacé. On patauge littéralement depuis quelques jours, et si ce temps continue nous aurons de tristes fêtes de Noël.

— Le Grand-Théâtre complètement fermé depuis quelques mois vient enfin de rouvrir.

La plus grande activité règne déjà dans l'intérieur. Directeur, artistes, machinistes, etc. tout le monde est à son poste. — Les répétitions commenceront et la réouverture aura lieu, croyons-nous, du 27 au 31 décembre.

— Dans la nuit de jeudi à vendredi, le train de marchandise n<sup>o</sup> 1112, parti de Marseille à minuit 30 minutes, a heurté dans la gare de Saint-Louis un bloc de pierre tombé d'un train venant d'Arles.

Par suite du choc le train a déraillé, mais a traversé, malgré cela, le pont des Ayalades. La machine s'est ensuite renversée sur la voie opposée, à droite, tandis que le tender se renversait à gauche et que les premiers wagons suivants, se trouvant ainsi brusquement arrêtés, venaient se broyer les uns sur les autres.

Le mécanicien et le chauffeur ont éprouvé une violente secousse, mais n'ont pas été blessés.

Le chef de train qui se trouvait dans le premier wagon démolit, bien que jeté à une assez grande distance n'a eu que quelques contusions qui n'auront, on l'espère, aucune conséquence fâcheuse.

#### NOUVELLES.

Le roi des Pays-Bas est un artiste dans toute l'acception du mot, aussi encourage-t-il de son mieux tous ceux qui se distinguent dans une branche quelconque des arts. M. Gabel, professeur de chant et de déclamation, vient d'être nommé par Sa Majesté hollandaise chevalier de l'ordre de la Couronne de Chêne.

C'est M. Quertel, architecte, auteur de l'asile S<sup>te</sup>-Anne, à Paris, et de la Préfecture de Grenoble qui a été nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts en remplacement de M. Duban.

La Société instituée pour l'encouragement des études grecques en France, a accordé cette fois son prix annuel à un ouvrage relatif à la musique... à la musi-

que grecque, la chose va de soi. Cet ouvrage excellent est de M. Emile Ruelle, un jeune helléniste, déjà connu par divers travaux d'archéologie musicale; il s'agit cette fois de la traduction, avec commentaires, des *Eléments harmoniques d'Aristoxène*. C'est dans la dernière réunion du comité, présidée par M. Egger, de l'Institut, que ce prix a été décerné.

Le grand-Duc de Russie, excellent musicien, suit en ce moment avec beaucoup d'intérêt les représentations de l'Académie de Musique à New-York. M<sup>lle</sup> Nilsson qui a reçu ses plus vives félicitations, les lui a rendues après l'avoir entendu chanter lui-même. Son Altesse est, paraît-il, un baryton des plus distingués.

L'empereur du Brésil quittera Paris le 8 janvier prochain pour se rendre en Portugal; après un court séjour à Lisbonne, il s'embarquera vers le 15 février pour se rendre au Brésil.

Un des auteurs les plus féconds du théâtre, E. Brisebarre, vient du mourir à l'âge de cinquante-six ans, à la suite d'une maladie qui a duré plus de six mois.

Un ingénieur russe vient de découvrir un système destiné à remplacer la vapeur. Des expériences faites à Moscou, il résulte que cette invention est excellente, et qu'elle est appelée à opérer une révolution complète dans l'industrie.

#### FAITS DIVERS.

On a prêté à Rossini une foule de mots qu'il avait peut-être le bonheur de ne jamais faire. J'en sais un qui a été oublié, mais qui n'est ni meilleur ni pire. Je vous le donne.

Rossini avait fait je ne sais quel pari dont l'enjeu était une dinde truffée. Son adversaire ne s'exécutant point, fut, à quelque temps de là, interpellé par le maestro :

— Eh bien! cher, à quand la dinde!

— Les truffes ne sont pas encore bonnes, insinua l'auteur.

— Allons donc? mon cher, répliqua l'impitoyable gourmet, je n'en crois rien, ce sont les dindons qui font courir ce bruit-là.

Lord Byron avait un fidèle serviteur qui, pendant vingt ans, l'avait suivi dans tous ses voyages et dans toutes ses aventures. Il se nommait William Fietscher et le peuple de Londres l'appelait le serviteur du poète. C'était bien un serviteur, il est vrai, mais pour lord Byron c'était plus, c'était un ami. En effet, quand on a vécu ensemble, comme eux, pendant près d'un quart de siècle, la différence entre le maître et son subordonné tend à disparaître et une espèce de parenté commence à s'établir.

Thomas Moore, dans un petit commentaire qu'il a écrit sur *Child-Harold*, dit, en parlant de William Fietscher :

« Après tant d'aventures, sur terre et sur mer, ce fidèle compagnon de lord Byron a ouvert un magasin d'épicerie dans Charles-Street et s'il ne réussit pas, tous ceux qui ont connu la loyauté de son caractère couviendront sans difficulté qu'il a mérité un meilleur sort. »

En effet, William Fietscher avait ouvert un magasin dans un des beaux quartiers de Londres, espérant qu'il aurait pour clients tous les lecteurs des œuvres de son maître; malheureusement, ses espérances ne se réalisèrent point. On continua bien à admirer *Don Juan*, mais on ne pensa pas au pauvre domestique qui avait mis son modeste avoir sous le patronage de cette épopée. Ses affaires allèrent si mal qu'un beau matin il vit venir chez lui des hommes de mauvaise mine, se disposant à le conduire dans la prison pour dettes de Whitecross-Street, et ce n'est qu'à grand'peine qu'il put obtenir de se déclarer insolvable devant la justice.

Le commissaire Harris le reconnut, s'intéressa à lui et lui demanda d'un ton affable :

— Que demandez-vous, William?

— Je demande, répondit humblement l'infortuné marchand, qu'en ma qualité de débiteur malheureux et honnête on me rende la liberté.

— Quel commerce faites-vous?

— Je fais le commerce d'épicerie.  
 — Sur la plainte de qui avez-vous été arrêté?  
 — Sur la plainte de mon propriétaire.  
 — Quel est votre inventaire?  
 — Mon actif se monte à 231 livres sterling 15 schillings (5,793 fr. 75 c.) et mon passif est de 449 livres sterling 11 schillings 10 pences (11,239 fr. 75 c.)  
 — A quoi attribuez-vous votre déconfiture?  
 — A la circonstance qu'une pension de 70 livres sterling (1,750 fr.) que m'a faite la sœur de sa Seigneurie, mistress Leigh, ne m'est plus payée.  
 — Cette pension vous revient-elle de droit?  
 — C'est un don gratuit, pour les bons et loyaux services que j'ai rendus à mon illustre maître.  
 — Pourquoi mistress Leigh vous a-t-elle retiré la pension?  
 — Parce que sa fortune ne lui permet plus de me la continuer.

La franchise et l'humilité de ces aveux ne restèrent pas sans effet. Le commissaire Harris qui avait remarqué l'impression touchante, produite par les déclarations de William, se leva et dit :

— Quelqu'un des créanciers s'oppose-t-il à la mise en liberté du vieux serviteur de lord Byron ?

— Non ! non ! s'écrièrent-ils tous d'une voix. Il fut acquitté sur le champ et mistress Leigh paya les frais.

L'histoire fut bientôt connue à Londres et une souscription s'ouvrit dans la haute société pour aider William à rétablir ses affaires. L'argent affluait de tout côtés et les signatures avaient peine à trouver place sur les listes qui circulaient.

— Si ce brave homme, disait-on généralement, ne touchait qu'un penny pour chaque exemplaire des œuvres de son maître, qui se vend en Angleterre, il pourrait passer le reste de ses jours dans une douce et honnête aisance.

Ces paroles généreuses trouvèrent de l'écho; William Fietscher fut mis à même de pouvoir vivre sans reprendre son commerce.

Cette existence paisible dura une année; un jour on trouva William mort dans sa chambre; il avait la main appuyé sur un livre. Le fidèle serviteur s'était endormi pour toujours, en lisant les *Deux Foscari* de lord Byron. Son testament portait ces mots :

— Qu'on emploie mon argent à m'inhumer, s'il est possible, aux pieds de mon maître.

VARIÉTÉS.

A travers les Espagnes.

IV<sup>me</sup> LETTRE

DE BURGOS.

La cathédrale de Burgos est le prototype des églises-musées que l'on rencontre au delà des Pyrénées: on se perd sous ses collatéraux dans un véritable fouillis de choses à voir, et l'on en sort presque rebuté, en se souvenant de l'anecdote que Chamfort aimait à raconter.

Un homme buvait d'excellent vin sans le louer; le maître de la maison lui en fit servir de très-médiocre.

— « Voilà de bon vin ! dit le buveur silencieux.  
 — C'est du vin à dix sous, et l'autre est du vin des dieux !... »

— Je le sais, interrompit le convive; aussi ne l'ai-je pas loué. C'est celui-ci qui a besoin de recommandation ! »

Mais il y a un juste milieu entre le silence expressif du buveur de Chamfort et les ridicules pamoisons des dilettanti d'aujourd'hui. Sans imiter le voyageur célèbre qui compare la cathédrale de Burgos à « un immense madrépore construit par de prodigieux polypes humains, » on peut donner un libre cours à son admiration devant les richesses du *trascoro*. La silleria de ce *trascoro* est tout un monde de sculptures; pas le moindre linteau, pas le plus petit ébrasement, pas d'appui qui ne soit chargé de traits délicats: chaque stalle représente une vie de saint, et sous le siège même, en forme de cul-de-lampe, on trouve quelque médaillon, quelque figurine. Chaque détail est d'un fini qui vous retiendrait des heures entières, si l'on ne réfléchissait avec sagesse qu'on n'en est qu'à son premier

pas en Espagne et qu'il faut par conséquent, ménager son admiration pour les merveilles sans nombre du lendemain.

Si je me suis arrêté aussi longtemps dans cette église extraordinaire, c'est que, devant cet étrange amas de curiosités, il y avait en moi un sentiment d'étonnement; de surprise; pour la première fois, l'art se présentait partout à mes yeux avec des allures théologiques: il revêtait un silice, et, pour mieux rester fidèle à son singulier rôle, il allait le front baissé et rembruni par un vaste capuchon monastique. Cette impression un peu pénible me fit sortir en hâte de cette nef gracieuse; je voulus respirer l'air tiède du dehors, comme si je craignais de changer de personnalité en demeurant devant ces grands bénitiers de marbre et au milieu des acres parfums du sanctuaire.

A certaines heures de la journée, les rues de Burgos se peuplent de mendiants et prennent alors un aspect fort original. On voit les pauvres se promener par groupes et se racontant les cancans de leur quartier, ou isolement et réfléchissant aux vicissitudes des choses humaines: tous fiers d'une grossière plaque de cuivre semblable à celles de nos commissionnaires et qui les désigne à la charité du vulgaire. Cette plaque a pour devise: *POBRE DE... COFRADIA*, c'est-à-dire Pauvre de telle Confrérie, avec un numéro d'ordre que la communauté leur donne, ainsi que fait notre préfecture de police pour les fiacres. Il serait malséant de s'apitoyer sur leur accoutrement; il suffit de leur donner un *cuarto*, un gros sou, et de passer. Si vous avez le malheur de ne pas satisfaire à cette loi, vous ne rentrez pas tranquille chez vous; et si vous avez la bonhomie d'y satisfaire, votre repos sera également menacé, car vous aurez bientôt à vos trousses une troupe de gamins et de manteaux en guenilles gloussant et modulant: *Un cuartito, Caballero, un cuartito!* (Un petit sou, monsieur!) Heureux encore si on ne s'accroche pas à votre habit, en vous disant d'un ton presque impératif:

— *Cuento con usted! Ma no ande usted, tan de prisa!* (Je compte sur vous! Mais n'allez pas si vite!) C'est de la tyrannie.

D'ailleurs le pauvre espagnol est une autorité dans son genre; ainsi qu'une population constituée, la mendicité se divise en classes: il y a le mendiant des grandes portes, celui des petites portes; celui de l'intérieur de l'église, celui de l'extérieur. Tel passe son après-midi sur l'Espolon, tel autre court les rues; tous grouillent, s'agitent, vont, viennent, harcèlent, et vivent, parasites de couvents, pour chanter la gloire de celui qui les a créés. La ville avec ses rues torsées, ses trois ou quatre places aérées, ses églises petites et fort anciennes, son débris de castel sur une colline tondue, couleur terre de Sienne, tout cela est leur bien, leur propriété; et, si vous y mettez le pied, il faut passer sous les Fourches-Caudines de ces nouveaux Pontius Hérémus qui pour n'être pas samnites, n'en sont pas moins exigeants.

Non loin de Burgos sont la Cartuja (\*) de Miraflores et las Huelgas, un couvent très-riche; mais au lieu de les aller visiter, j'ai préféré faire quelques pérégrinations dans la ville et aller au *Café Suizo*, car la Chartreuse ne renferme, m'a-t-on dit, qu'un tombeau, et las Huelgas sont un monastère où le clergé cache aux yeux des profanes des bijoux d'une valeur inappréciable. Or, un tombeau, fut-il celui de Don Juan II, et des pierres fines, valussent-elles la somme de celles du Palais-Royal, ne m'ont jamais beaucoup intéressé.

Sur les bords de l'Arlençon, (une rigole, — c'est une rivière que je voulais dire — fort respectable et assez modeste pour se dissimuler sous les plus petits galets de son lit), on remarque une porte magistrale que l'on appelle la Porte S<sup>te</sup>-Marie et qui ne manque pas de cachet: de là le guide vous conduit à la maison du Cid. Vous êtes sans doute allé à Francfort, et vous n'avez pas manqué de prendre une voiture uniquement pour aller voir la maison de Goëthe; à Paris,

vous avez vu la maison de Molière; il est vrai que c'est une reconstruction où vous ne retrouverez pas une seule des pierres de la maison de Molière. A Burgos, vous allez voir la maison du Cid, mais il n'y a ni maison du Cid, ni reconstruction; vous admirez le terrain où s'élevaient les murs qui abritèrent jadis le

Généreux héritier d'une illustre famille  
 Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille.

Cependant si vous n'avez pas la foi des traditions, n'y allez pas: il n'y a en effet aucune trace, aucun vestige qui vous assure que l'assertion du guide et des habitants de Burgos n'est pas aussi vague que le terrain renommé de la fameuse habitation!

Que faire à Burgos, le soir? On va au café Suizo, le café le plus célèbre de la ville: il est situé sur l'Espolon, qui lui-même longe l'Arlençon (il est impossible de ne pas parler des fleuves en Espagne). Le café Suizo est un grand établissement, simple et de bon goût où l'on ne dit naturellement pas un mot de français, mais où l'on boit de bon café: on y rencontre de braves indigènes de Burgos, des prêtres à grand feutre qui causent et gesticulent, — c'est la même chose pour eux; — des jeunes gens qui parlent de manolas et de toros, et des gamins qui se glissent sous les tables s'essayaient à mendier, je veux dire à assassiner les consommateurs avec leurs demandes importunes.

Quand on a bien vu la Cathédrale, l'Espolon, la porte S<sup>te</sup>-Marie et le café Suizo, et que la Corrida de Toros ne donne pas de courses, on a envie de reprendre l'omnibus aux Rossinantes, — modèle dont je vous ai déjà parlé et qui vous conduit au chemin de fer. — C'est alors qu'on dit adieu aux hôtes de la Fonda Raphaëla, qu'on jette un dernier regard sur les délicieuses tours découpées à jour de l'église et qu'on se rend à la gare pour prendre le train de Valladolid. Chacun vous presse et vous répète sur tous les tons:

— *Es menester que se despachen Ustedes* (Il faut vous dépêcher). Vous vous précipitez, vous arrivez au Ferro-Carril une heure avant le départ, et vous constatez que votre hôtelier a abusé de votre hâte pour écrire un total d'apothicaire au bas de votre note. Vous avez le temps de faire et de refaire une centaine de fois votre compte et de vous promettre un millier de fois qu'on ne vous y reprendra plus, car le train est en retard. La gare est primitive et fort sale: on y a horreur de l'ordre, — comme dans toutes les gares espagnoles d'ailleurs — et l'on y est assailli par une nouvelle classe d'individus qui sollicitent l'honneur de tenir votre sacoche pendant que vous réfléchissez à l'exactitude des chemins de fer du nord de l'Espagne et à la probité des aubergistes de Burgos.

Après une longue et énergique résistance aux offres agaçantes de ces complaisants, après une attente où votre patience a été mise à l'épreuve, vous entendez tout-à-coup un sifflet de locomotive. Quelques instants après vous êtes installé, tant bien que mal, — mais en général plus mal que bien, — dans un wagon où se trouvent déjà neuf êtres humains mangeant, fumant et jacassant à l'envi.

*Al coche, señores!*

PAUL MILCOURT.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 18 au 24 Décembre 1871

GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Musso, sable  
 ID. b. *l'Indus*, id. c. Davin, id.  
 ID. b. *la Pauline*, id. c. Musso, id.  
 ID. b. *l'Assomption*, id. c. Audibert, id.  
 MARSEILLE. b. *N.-D. de Miséricorde*, italien, c. Marcenaro, m. d.  
 MENTON. b. *Belle brise*, français, c. Fornari, vin  
 SAN REMO. yacht *Isabelle II*, national, c. Ciaï, s. lest  
 MENTON. b. *la Garde*, italien, c. Orsero, id.

Départs du 18 au 24 Décembre 1871

GOLFE JUAN. b. *l'Indus*, français, c. Davin, sur lest  
 ID. b. *la Pauline*, id. c. Musso, id.  
 ID. b. *l'Indus*, id. c. Davin, id.  
 ID. b. *la Pauline*, id. c. Musso, id.  
 ST-JEAN. b. *l'Assomption*, id. c. Audibert, id.

(\*) Reproduction interdite.

(Voir les numéros précédents.)

(\*) Chartreuse.

LA MODE ILLUSTRÉE

S'il y a des économies qui coûtent beaucoup d'argent, il est aussi des dépenses qui en rapportent beaucoup, parce qu'elles sont productives, et permettent de supprimer un grand nombre de frais; tel est, entre autres, l'abonnement à la *Mode illustrée*, journal de la famille, publié par MM. Didot frères, fils et C<sup>ie</sup>, rue Jacob, 56. Pour la modique somme de 12 fr. par an, à Paris, 14 fr. pour les départements, ce journal met chaque mère de famille à même d'exécuter tous ses vêtements, et ceux de ses enfants, et par conséquent d'épargner les frais toujours considérables de la main d'œuvre; la *Mode illustrée*, paraissant chaque semaine, publie 52 numéros et 24 feuilles de patrons en grandeur naturelle, contenant tous les objets qui font partie de la toilette; on trouve, en outre, dans ce journal, des recettes de ménage, des articles d'éducation, des romans intéressants et moraux, en un mot tout ce qui peut servir, instruire la famille et lui plaire. La *Mode illustrée* en est à sa douzième année d'existence; son administration a toujours fait honneur à ses engagements qui ont souvent été dépassés, dans l'intérêt de ses abonnées; aussi a-t-elle retrouvé son nombreux public, fidèle dévoué, et rendant hautement témoignage de son utilité. On peut s'abonner pour l'année, pour six mois, ou pour trois mois (14 fr. 7 fr. ou 3 fr. 50), à volonté, en envoyant soit un mandat sur la poste, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et C<sup>ie</sup>, soit des timbres-poste.

A Nice, chez Visconti, rue du Cours, œuvres complètes d'Emile Négrin de Nice poésies, linguistique, lexicographie, littérature.

GIORDAN'S LIBRARY

Avenue Victor Emmanuel 7, à Menton

SUCCURSALE CHEZ M. SINET, A MONACO

Spécialité de livres français et anglais.

Rue de Lorraine, 18.

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. — Table d'hôte et Pension. — Chambres meublées.

RESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à la Condamine. — Chambres meublées. — Pension.

Chemins de Fer Paris-Lyon-Méditerranée. Service d'Hiver du 23 Octobre 1871.

DE MENTON A NICE.

PRIX DES PLACES			STATIONS.	DÉPARTS												
1 <sup>re</sup> cl.	2 <sup>me</sup> cl.	3 <sup>me</sup> cl.		MATIN				SOIR								
				H.	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.			
			MENTON . . . . .	8	38	11	3	midi 40			4	24	7	40	10	40
	70	50	Roquebrune . . . . .	8	50	11	14				4	37	7	53		
	95	70	MONTE CARLO . . . . .	8	59	11	24	midi 58			4	48	8	3	11	4
1	15	90	MONACO . . . . .	9	5	11	34	1	4		4	54	8	10	11	10
1	95	1	Eze . . . . .	9	19	11	47	1	18		5	8				
2	15	1	Beaulieu . . . . .	9	27	11	55				5	16				
2	45	1	Villefranche-sur-mer . . . . .	9	34	midi	2	1	30		5	23	8	36	11	33
3	05	2	NICE . . . . .	9	47	midi	15	1	43		5	36	8	49	11	46

DE NICE A MENTON.

			NICE . . . . .	7	53	10	5	midi 49	2	45	4	36	8	24	11	50
	55	45	Villefranche-sur-mer . . . . .	8	5	10	21	1	1	2	58	4	50	8	37	min. 2
	85	70	Beaulieu . . . . .	8	12	10	28	1	8		4	57	8	44		
1	5	80	Eze . . . . .	8	20	10	36	1	19		5	9	8	52		
1	95	1	MONACO . . . . .	8	35	10	57	1	35	3	23	5	24	9	6	min. 26
2	15	1	MONTE CARLO . . . . .	8	40	11	3	1	41	3	29	5	30	9	12	min. 31
2	35	1	Roquebrune . . . . .	8	51	11	16	1	51		5	42	9	21		
3	05	2	MENTON . . . . .	9		11	25	2		3	45	5	51	9	30	min. 47

Grand Hôtel des Bains à Monaco

Cet hôtel admirablement situé sur la plage et qui est déjà avantagement connu pour le confort de ses appartements et de son service, vient encore de s'adjointre, comme annexe, l'ancien hôtel du Louvre qui lui fait face, dont l'aménagement et l'ameublement ont été complètement renouvelés.

Grande terrasse restaurant sur la mer.

Salle à manger, café, salon de conversation, où se trouvent plusieurs journaux et publications littéraires.

La pension avec déjeuner, dîner, logement et service compris, à des prix très modérés.

A VENDRE PARCELLES de TERRAIN de diverses contenances.

Quartier de la Colla, près la gare de Monaco.

S'adresser à M. FRANÇOIS BIVÈS pour tous renseignements

En vente à l'imprimerie du Journal :

UNE VISITE A MONACO

Prix : fr. 1 ; par la poste, fr. 1 20.

30 Minutes DE NICE

SAISON D'HIVER A MONACO

DU 1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1871 AU 1<sup>er</sup> MAI 1872

15 Minutes DE MENTON

Parmi les Stations hivernales du Littoral méditerranéen, Monaco occupe la première place par sa position climatérique, par les distractions et les plaisirs élégants qu'il offre à ses visiteurs et qui en ont fait aujourd'hui le rendez-vous du monde aristocratique, le coin recherché de l'Europe voyageuse pendant ces mois où la bise et les frimas désolent les contrées moins privilégiées.

La Principauté de Monaco, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée des vents du Nord. L'hiver, sa température est la même que celle de Paris dans les mois de mai et de juin.

La presqu'île de Monaco est posée comme une corbeille éclatante dans la Méditerranée, cette vaste mer d'un bleu intense. On y trouve la végétation des tropiques, la poésie des grands sites et des larges horizons; — la lumière enveloppe ce calme et riant tableau. Monaco, en un mot, c'est le miroir du printemps.

Monaco possède un vaste Etablissement de Bains de Mer, ouvert toute l'année, où se trouvent également des salles pour l'hydrothérapie, pour des bains d'eau douce, d'eau minérale et des bains de mer chauds.

Pour les étrangers désireux de demeurer près de l'Etablissement des Bains, il y a dans l'Etablissement même l'Hôtel des Bains, parfaitement aménagé, avec table d'hôte et restaurant et qui joint

le rare avantage de la modicité des prix au confortable le plus complet.

En regard de l'antique et curieuse ville de Monaco, dominant la baie, est placé Monte Carlo, création récente, merveilleux plateau sur lequel s'élèvent le splendide Hôtel de Paris, le Casino et ses jardins, qui s'étendent en terrasses jusqu'à la mer, offrant les points de vue les plus pittoresques et des promenades agréables au milieu des palmiers, des caroubiers, des aloès, des cactus, des géraniums, des tamarins et de toute la flore d'Afrique.

Au bas des jardins on vient de terminer l'installation d'un vaste et magnifique Tir aux Pigeons.

En face de l'Hôtel de Paris on voit des magasins contenant tout ce que l'élégance parisienne peut offrir parmi les objets de luxe et de première nécessité, un bureau de tabac où l'on trouve avec les tabacs ordinaires de la régie française, les cigares étrangers supérieurs de l'entrepôt du Grand Hôtel, au Boulevard des Capucines de Paris.

On y voit de plus 3 somptueux cafés avec billards.

A Monte Carlo, à la Condamine, aux Moulins, de charmantes villas, coquettement posées au milieu des oranges et des citronniers, offrent aux étrangers de nombreux appartements.

A partir du 1<sup>er</sup> novembre la Saison des Fêtes commence à Monaco pour se prolonger sans interruption jusqu'au 1<sup>er</sup> mai.

Le Casino de Monte Carlo offre aux étrangers les mêmes distractions que les Etablissements des bords du Rhin, Wiesbaden, Hombourg et Bade. Pendant toute la saison d'hiver, une troupe d'artistes des meilleurs théâtres de Paris y joue, plusieurs fois par semaine, la comédie et le vaudeville.

Des Concerts splendides, dans lesquels se font entendre les plus grands virtuoses et les plus célèbres cantatrices, viennent ajouter à l'éclat de cet orchestre, dont la réputation justement acquise est aujourd'hui européenne. L'Administration donne fréquemment de grands bals parés, des réunions dansantes et des bals d'enfants.

Le Casino contient des Salles de Conversation et de Bal, ainsi qu'un Cabinet de Lecture où se trouvent tous les journaux illustrés, toutes les publications françaises et étrangères — environ 150 Journaux et Revues.

Dans les Salons de Jeux, vastes et bien aérés, il y a en permanence des tables de Trente-et-Quarante et de Roulette.

La Roulette s'y joue avec un seul zéro; le minimum est de 5 francs, le maximum de 6,000 francs.

Le Trente-et-Quarante ne se joue qu'à l'or. Le minimum est de 20 francs, le maximum de 12,000 fr.

Le trajet de Paris à Monaco se fait en 24 heures; de Lyon en 15 heures; de Marseille en 7 heures.